CLAUDE DUNETON

la puce à l'oreille

DENOËL

La puce à l'oreille

DU MÊME AUTEUR

Parler croquant, Stock, 1973
Je suis comme une truie qui doute, Seuil, 1976
Anti-manuel de français, en collaboration avec J.-P. Pagliano, Seuil, 1978
Le Diable sans porte, Seuil, 1981
La Goguette et la Gloire, Le Pré-aux-Clercs, 1984
À hurler le soir au fond des collèges, en collaboration avec F. Pages, Seuil, 1984
Le Chevalier à la charrette, en collaboration avec M. Baile, Albin Michel, 1985
Petit Louis dit XIV, Seuil, 1985
L'Ouilla, Seuil, 1987
Rires d'homme entre deux pluies, Grasset, 1990
Le Bouquet des expressions imagées, en collaboration avec Sylvie Claval, Seuil, 1990
La Duchesse de Malfi, Grasset, 1991
Marguerite devant les pourceaux, Grasset, 1991
Mots d'amour, Seuil, 1993
Bal à Korsör, Grasset, 1994
Le Voyage de Karnantioul, Éditions du Laquet, 1997
Le Guide du français familier, Seuil, 1998
Histoire de la Chanson française. Vol. 1 et 2, Seuil, 1998
La Mort du français, Plon, 1999
Donadini, Séguier, 2001
Carnet de dessins, La main qui parle, 2002
Le Monument, Balland, 2004
Chansons sensuelles, Textuel, 2004
Au plaisir des mots, Denoël, 2004

Claude Duneton

La puce à l'oreille

Les expressions imagées et leur histoire

DENOËL

Première édition :
Éditions Balland, 2001

© 2005, Éditions Denoël

Remerciements

Je remercie toutes les personnes
qui m'ont aidé au fil des ans à établir
les fichiers qui ont servi à cette refonte
complète de *La Puce à l'oreille*.

Je remercie en particulier les nombreux lecteurs
qui m'ont écrit; leurs remarques ont souvent été
constructives, et je les ai incluses dans cette
nouvelle version.

Ma gratitude va spécialement à
Geneviève Aymard-Chambers
qui m'a communiqué une importante
documentation personnelle,
ainsi qu'à
Monique Baile
pour sa relecture,
et le soin qu'elle a mis
à la saisie et à la vérification
du manuscrit.

Je dédie ce livre à l'inconnu qui, un soir de juillet 1977, à la cafétéria d'un supermarché de la banlieue Sud, alors que, les yeux un peu vagues, je rêvassais à la composition de ces pages, m'a pris pour un paumé, et, avec beaucoup de délicatesse, m'a donné dix francs.

Je ne lui avais pas parlé ; j'avais simplement expliqué à son petit garçon que les corbeaux qui évoluaient au bord de la piste de l'aéroport étaient les petits du Boeing 707 qui venait d'atterrir.

Il faut toujours dire de jolies choses aux petits garçons.

Vicissitudes de l'existence

gicler les œillets n'entraver que dale
faire un croc en jambe croquer le marmot
cuire dans son jus baver des clignots
dépasser les bornes se rincer la dalle

se lécher la frite ramener sa fraise
faire dans ses braies chasser des reluits
se cailler les meules avoir son pain cuit
sucer la guimauve être sur les braises

se tirer des pattes souffler dans les bronches
retourner sa veste faire son trimard
se sucrer la gaufre se fendre la tronche

battre la breloque se taper la cloche
sentir le sapin se faire du lard
rendre ses outils passer l'arme à gauche.

Bernard Lorraine

Préface

La partie la plus sincère de nous-mêmes

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis ce jour de juillet 1977 où un inconnu m'a glissé un billet de 10 francs au supermarché d'Athis-Mons, en bordure de l'aéroport d'Orly. Il a dit : « Pour votre café »... puis il s'est éclipsé. Je suis resté comme deux ronds de frites – assez gêné d'ailleurs d'avoir été pris pour quelqu'un dans la gêne ! Je lui avais paru un illuminé famélique dans cette cafétéria toute neuve où je prenais un repas léger tout en triturant dans ma tête les phrases de la première introduction à ce livre. C'était ma drôle de dégaine, sûrement, et je pensai à ce que disait ma mère : « On te donnerait deux sous ! »...

Gêné, et un peu ému... Un moment plus tard j'ai aperçu par la vitre l'homme généreux qui marchait sur le parking en bas ; il regagnait sa voiture en compagnie de sa femme et de leur enfant – une petite automobile modeste, plus très neuve. Il m'a semblé que cet homme avait été pauvre, un jour, et qu'il s'en souvenait. J'avais cru discerner dans sa courte phrase un léger accent – ils étaient sans doute étrangers d'origine, façon ibérique, vraisemblablement portugais... J'avais toujours le billet dans ma main, et tout à coup j'ai eu envie de dédier mon livre à ce passant ; ça faisait un peu histoire sans parole, doigt du destin. Je pensais à

Brassens : « Elle est à toi cette chanson »... Ça m'a paru de bon augure pour le bouquin : j'ai pensé que ce billet allait me porter bonheur.

Et c'était vrai. Le livre a tout de suite eu un succès énorme. Les journalistes en parlaient avec enthousiasme, les gens se l'offraient... Pour couronner le tout, Jacques Chancel m'avait admis dans son confessionnal, sur les ondes de France-Inter. Il avait eu des mots flatteurs, terriblement exagérés, terminant cette séance par cette recommandation aux transistors : « Si vous ne voulez pas mourir idiots, lisez *La Puce à l'oreille* ! » Ça faisait une sorte de triomphe. Pendant une semaine ou deux, mon éditeur descendait précipitamment son escalier, pour venir me serrer la main !... Je pensais à mon inconnu fétiche – peu de gens ont autant pensé à lui, sans doute, cette année-là ! Au début j'ai espéré, avec la grande diffusion de l'ouvrage, qu'il tomberait sur le livre un jour, qu'il se reconnaîtrait dans la dédicace que j'avais faite un peu détaillée, exprès... C'est peut-être arrivé, mais il ne m'a jamais fait signe. J'avais gardé le billet, bien sûr, mais l'homme n'a jamais donné de ses nouvelles... Alors, comme il se fait tard, que nous avons franchi l'arête d'un siècle et que je ne ferai pas d'autre édition, je salue une dernière fois cet ami lointain.

À part ça, je me suis longtemps demandé ce qui avait fait le succès fulgurant de ce livre ; un engouement que le public réserve d'ordinaire à des romans, à des essais sur un sujet sensible ou à la mode, pas à une étude sur le langage. Les amis qui veulent me faire plaisir assurent que c'était à cause du style, du ton allègre que j'avais pris... Peut-être, mais j'ai écrit d'autres livres bien plus rigolards. Et puis un peu d'humour est inhérent au sujet. Les expressions sont des images inventées pour faire rire, par des siècles de facétieux. On y baigne dans les jeux de mots, c'est de la mousse de fantaisie, des exhortations décalées, parfois débridées.

« Vas-y, t'occupe pas du chapeau de la gamine ! »... On se voit mal disséquer ces blagues sur le ton funèbre d'un croque-mort ou d'un croque-mitaine. (Au fait, savez-vous que *croque-mort* vient sans doute du verbe *croquer*, au sens de « frapper », pas de manger – et donc le mot veut dire « frappe-mort », à cause du bruit qu'ils faisaient autrefois lorsqu'ils clouaient le cercueil. Un croque-mort est une blague, en somme...)

Bref on ne peut pas étudier les expressions imagées dans un style trop solennel, avec une pédanterie qui serait en totale contradiction avec la matière traitée. Ou alors c'est qu'on ne sent rien du tout, qu'on est imperméable à la drôlerie de ce langage. Et dans ce cas il me semble que le commentateur se trouve dans la position paradoxale d'un monsieur qui n'aimerait pas le vin rouge, qui n'en boirait jamais, et qui disserterait à n'en plus finir sur les mérites des différents crus de Bordeaux. Il connaîtrait tout, les terroirs, les sables, l'argile, comme messire François des Lignéris quand il raconte son Saint-Émilion, avec la pluie et le beau temps, et la direction du vent ! Sauf que jamais mon savant vinophobe n'aurait senti l'arôme des vins chatouiller ses narines. Il s'arrêterait à la robe et jugerait sur l'étiquette.

Gausserie à part, je me suis demandé pourquoi mon livre plaisait autant jusqu'au jour où j'ai reçu une lettre d'une jeune fille qui m'écrivait de Montréal où elle vivait. Elle m'expliquait que la lecture de *La Puce à l'oreille* lui donnait les clés sur le comportement langagier de son papa demeuré en France. « Mon père utilise pas mal de mots d'argot, écrivait Sandrine. Par exemple "surin". Mais à chaque fois qu'il le dit, il a dans le ton et le regard un petit quelque chose de rigolard et aussi de fier. C'est en lisant ce que vous écrivez sur l'argot de Paris que j'ai eu un tilt. Mon père, vrai paysan, a quitté sa campagne normande dans les années 1955-1960 environ et il a découvert l'argot parisien à vingt-cinq ou trente ans. Depuis cette époque je crois qu'il utilise

certains mots avec fierté, heureux d'être "branché", heureux peut-être de ne pas faire paysan. Et il se gausse ainsi de ce temps-là avec son "surin" ! »...

Comprendre son père... Je crois qu'en effet le langage imagé, comme toute la langue non officielle, ou « non conventionnelle », reste chez les Français complètement imbriqué dans les racines familiales – plus que chez les autres peuples. Car l'école française, où chacun est moulé, refuse d'entériner le langage familial transmis par les générations. Ce langage familial est irrecevable en France – sauf dans de rares catégories sociales parfaitement châtiées – parce qu'il est toujours entaché de vulgarité au regard épuré de fausse distinction des parvenus qui nous imposent la loi non formulée. Attention ! nous sommes tous des parvenus en France, à des degrés divers, d'où notre fameux sens du quant-à-soi, notre forme particulière du « guindé ». Pour certains c'est par l'argent, la condition sociale, pour beaucoup – et c'est exactement mon cas personnel – par le langage. Je ne veux pas revenir ici sur un sujet que j'ai abondamment traité en plusieurs autres livres [1], mais l'école nous a inculqué ce clivage, l'a imprimé en nous, entre le parler familial et le parler... d'examinateur ! Tout cela est enregistré, profondément, dans notre fonctionnement inconscient.

Or les locutions, dans leur grande majorité, sont du domaine de la famille, de la transmission par l'enfance ; elles tiennent de la charade, du saute-mouton et des pieds au mur. (Du moins il existait naguère un fond familial de l'idiome, une métalangue essentielle et privée qui est peu à peu détruite aujourd'hui par la scolarisation précoce des jeunes enfants, lesquels n'ont plus pour tout potage que la langue fonctionnelle de l'institution, qu'ils salent d'ailleurs par une scatologie horrifique en grandissant !). Les locutions

1. *Parler croquant, A hurler le soir au fond des collèges, Bal à Korsör, La Mort du français,* etc.

imagées demeurent pour chaque individu chargées de l'affectif, de l'irrationnel, sa vie durant, pour le meilleur et pour le pire. Les revoir adulte, après des années d'oubli, les lire dans un livre, fait toujours un petit choc... Elles constituent si je puis dire le « neurovégétatif » d'une langue (avec beaucoup de guillemets).

Je prendrai deux exemples vécus à titre d'illustration. Monique est née en 1940. Depuis son enfance, elle a toujours été frappée par l'expression : « Je m'en fous comme de l'an quarante ». C'est normal : lorsqu'elle était petite fille elle entendait dire cela par les adultes avec un sentiment de vexation, d'atteinte personnelle. Elle était outrée que l'on puisse mépriser de la sorte 1940, son année à elle. Il lui semblait que l'on crachait sur sa venue au monde !... La découverte tardive qu'il ne s'agissait nullement de l'année de la capitulation devant l'Allemagne, mais d'un « an 40 » imprécis, flottant dans un siècle lointain, lui procura, dit-elle, un vrai soulagement intime...

Une autre anecdote me fut racontée il y a une douzaine d'années par une libraire de Montréal. Elle tenait une petite librairie près du Mont Royal, lorsqu'un jour est entré dans sa boutique un client d'un certain âge qu'elle ne connaissait pas, mais dont la voix, l'allure, et toute la personne indiquaient qu'il n'était pas citadin. L'homme venait de la campagne, de loin, c'était plutôt un homme des forêts. Il demandait un ouvrage précis, mais il aperçut sur la table au milieu de la boutique un livre récent sur les expressions populaires du Québec. La couverture du livre était composée de plusieurs locutions anciennes, dessinées en gros caractères qui attiraient l'œil, dont celle-ci : *être en Hérode*. Ça veut dire être en rogne, en pétard, bref en colère... L'homme est tombé en arrêt devant ce bouquin. Il l'a pris dans ses mains, et, sans un mot, fixant l'illustration, il s'est mis à pleurer. C'était étrange, m'a confié la libraire : ce gaillard était grand, robuste, taillé à la hache, plus tout jeune – il avait beaucoup

couru les bois... Il regardait le livre sans l'ouvrir et pleurait comme un enfant, avec de grosses larmes qui coulaient le long de ses joues.

Très vite l'inconnu, conscient de l'incongruité de la scène, s'est expliqué de son curieux chagrin : cette expression-là, *être en Hérode*, il ne l'avait jamais vu écrite, nulle part, jamais de sa vie. C'était une expression de sa mère, autrefois, « Il est en Hérode ! »... Alors de la voir, écrite, avec les mots, pour la première fois... il en avait le cœur tout chaviré ! Il pleurait, voilà, un choc. Il s'excusait beaucoup de l'inconvenance, dans la jolie boutique. C'était ben niaiseux, mais c'était plus fort que lui. Il en avait les larmes...

J'ai eu un pareil pincement le jour où j'ai découvert tout de go, en feuilletant le dictionnaire de Gaston Esnault, cette absurdité oubliée : *Tu charries ou t'as l'béguin*? Un vulgarisme que me disait ma mère, lorsque j'avais quatre ou cinq ans. Elle disait pour rire, avec un air de malice, et de fierté dans l'œil en effet, cette locution apprise à Paris, dans les bureaux des usines des années 1920, à vingt-trois ans... Elle prenait le ton parigot gouailleur, elle aussi, pour placer cette phrase qui ne veut rien dire, une de ces amusettes de langue prolétaire qu'on lançait alors au lieu de : « Je ne te crois pas. Tu exagères. » histoire de rabattre le caquet d'un baratineur... J'avais oublié, car bien sûr ce ne sont pas des choses qu'on lit dans les livres. Et j'ai eu ce choc de l'homme des bois, les larmes me sont venues un bref instant au bord des paupières.

C'est surtout cette résonance intime que les locutions enclenchent en chacun de nous qui a fait, je crois, l'attrait de ce livre. Car les images sont hors du temps; elles nous parlent de très loin dans l'amour de la langue. À cause de cela aussi les expressions jouissent en nous d'un statut particulier : elles sont plus ou moins intouchables, dans la mesure où elles font partie de nos jardins secrets, liés à notre imaginaire. Nous n'aimons pas en général que quel-

qu'un vienne contester le sens que nous donnons à une formule imagée. Un mot (un nom, un verbe, un adjectif) oui, on peut discuter, admettre d'autres valeurs, un sens particulier; mais une métaphore c'est beaucoup plus dur. Lorsqu'une personne s'est fait une idée, depuis longtemps, de l'origine d'une façon de parler familière, elle y tient ! Elle refuse d'en démordre. Même si on lui montre qu'elle a tort, que son interprétation n'est pas possible... C'est un trait spécifique aux locutions, cela quels que soient l'instruction des gens, leur niveau de culture – on dirait même que plus la personne est diplômée, plus elle s'obstine.

J'ai vu des écrivains monter sur leurs grands chevaux, des professeurs, des notaires, montrer les dents parce que je suggérais, bien craintivement, que l'origine qu'ils avaient assimilée pour une locution donnée ne pouvait pas convenir... Pour des raisons impérieuses, cela s'entend; la plus indiscutable étant que la tournure en cause était connue et employée bien avant l'événement qu'ils alléguaient – parfois un siècle avant ! Un homme racontait, par exemple, il n'y a pas si longtemps, que dans le maquis, pendant la Seconde Guerre mondiale, un chirurgien opérait des blessés sur un billard dans l'arrière-salle d'une auberge. Ce docteur disait à ses patients : « Allons, monte sur le billard ! »... L'expression familière que l'on connaît venait de là – il en jurait ses grands dieux. Un oncle très cher, témoin de ces soins de fortune, le lui avait affirmé. Ce que j'avais à objecter (oh ! fort doucement !) pfuitt !... Du pipeau pour les braves !

J'ai eu beau expliquer, en cette circonstance facile, que le chirurgien en question avait peut-être bien, en effet, tripoté ses patients sur un vrai billard à tapis vert faute de salle *ad hoc*, et réellement prononcé ces paroles-là : mais alors c'était par jeu... Parce que la locution, vu les conditions matérielles, tombait pile, comme papa dans maman ! Mais que – et la nuance est énorme – l'expression *monter sur le billard* existait déjà pendant la guerre de 1914. Et que par conséquent,

ce docteur ne pouvait en aucune façon l'avoir inventée en 1944 ! – Rien n'y a fait : « Tu la troubles ! dit cet animal plein de rage »... Mon rapporteur était agrégé de l'Université, mais frappé, là, sur ce point précis, de surdité. J'ai vu des historiens faire la sourde oreille à ce même genre d'argument péremptoire qui met en cause la chronologie. À présent j'ai l'habitude, je n'insiste jamais... Au cours d'une émission de télévision un académicien fort sympathique s'est lancé dans une explication de « prendre des vessies pour des lanternes », dans laquelle intervenaient des navires vénitiens de la fin du XVI^e^ siècle, je crois ; il était radieux, je me suis bien gardé de le contredire, bien qu'il s'agisse en vrai d'un très vieux dicton cité par Calvin, et qui apparaît d'abord dans la *Farce de Maître Pathelin* au milieu du XV^e^ siècle.

Pourquoi en est-il ainsi ? Parce qu'avec le langage imagé nous sommes ailleurs, hors du langage discursif ordinaire, dans un autre domaine de la pensée. Nous baignons largement dans l'irrationnel ; les locutions ont poussé des racines dans notre inconscient et notre inconscient défend ses pousses. Parfois, on navigue dans un symbolisme qui crée des ondes parasites. Prenons un seul exemple : une affaire telle que *le mariage de la carpe et du lapin* métaphore d'un mariage impossible, ou d'une association ratée entre des individus trop opposés. Cette image vient, peut-être ou probablement, d'un vieux spectacle attesté où des bonimenteurs de foire présentaient les deux animaux pour montrer aux badauds un monstre qui serait le fruit de leur union. Mais il se trouve que la carpe porte depuis longtemps l'étiquette de poisson religieux – chez les catholiques elle est reliée au Carême, et aux jours maigres en général, chez les juifs la carpe farcie est l'emblème du festin rituel, le mets des agapes. Le lapin, en revanche, peut passer pour symbole de viande dans la chrétienté, tandis que dans le judaïsme il est carrément interdit d'en manger, au même titre que du porc ou du cheval. Il est clair qu'une telle locution

ne peut faire que des vagues intimes, propres à l'imaginaire de chaque individu, des remous imperceptibles du dehors, et même inanalysables du dedans. Le « mariage » de ces deux bestioles n'est plus une impossibilité physiologique, mais un interdit symbolique très fort, encore que non conscient, chez beaucoup de gens qui ont une éducation ou une pratique religieuses. Il est donc naturel que les personnes concernées soient intimement persuadées que l'expression *c'est le mariage de la carpe et du lapin* ait pour origine évidente cette opposition rituelle. Leur parler d'un spectacle forain qui aurait pu créer cette image de l'impossible les fait se rebiffer avec une âpreté d'autant plus légitime que, tout bien considéré, il n'est pas complètement exclu qu'il y ait eu une influence religieuse dans la diffusion du dicton !

Tout bien pesé, il est vrai que le parémiologue (c'est celui qui s'occupe des proverbes et autres locutions imagées) se trouve le plus souvent dans la position d'un enquêteur sur indices, à la manière de Sherlock Holmes. Lorsqu'on sait que sur des façons de parler récentes, que l'on a vu naître et se développer sous nos yeux et sous nos oreilles en l'espace d'une vingtaine d'années – comme *avoir les boules*, par exemple ou *aller au charbon* – on en est réduit aux conjectures, comment ne pas trembler face aux incertitudes de l'enquête quand on s'attaque à des expressions qui ont plusieurs siècles de bouteille – sans compter les années de tonneau !

Dans la première édition de *La Puce à l'oreille* je racontais comment un investigateur du futur ne manquerait pas de battre la campagne, s'il ne possédait pas plus de renseignements que nous n'en avons sur certaines formules d'aujourd'hui. J'imaginais la gamberge à propos de la locution simple, trop simple : *griller un feu rouge*. Expression absurde, n'est-ce pas, si l'on s'en tient au sens strict des mots... Car supposons un instant que les feux tricolores de nos carrefours – les lumières – soient prochainement rem-

placés par un système tout autre, électronique et efficace, qui arrêterait automatiquement les voitures au bon moment. On a vu pire ! Les feux rouges seraient rapidement oubliés, en une génération ou deux, comme nous avons tout à fait oublié qu'il n'y a pas si longtemps ces feux de carrefour n'étaient pas automatiques, et qu'un agent de la circulation « donnait » véritablement le « feu vert » à quelqu'un en appuyant sur un bouton. Source de la métaphore « donner le feu vert » à quelqu'un pour un projet, une dépense, etc.

Admettons donc – par pure fantaisie évidemment – que dans trois ou quatre cents ans on parle encore le français sur la planète, et que l'expression « griller un feu rouge » soit restée dans la langue, avec un sens dérivé ; disons qu'elle signifierait chez les peuplades de ces temps lointains, « mourir de mort violente », une manière forte de casser sa pipe. L'évolution serait plausible... On aurait par exemple le communiqué suivant dans la presse : « Monsieur Antoine Ployé, superchairman de l'hyperhameau de Malepente, a été assaulté la dernière nuit, at home, par un gang armé. Après une vive querelle qu'elle était noiseuse, M. Ployé, célibataire sans clône, a rapidement grillé un feu rouge. » (C'est du français de 2440, vous m'entendez bien !)...

On voit d'ici l'embarras du commentateur langagier. L'explication la plus courante de cette façon de parler, donnée sur les radio-sonotones par le fameux Alan Skate, serait que « autrefois on torturait les gens sur des grills rougis au feu, et qu'ils en mouraient ». Certains, épris de logique, feraient remarquer que l'expression avait dû être à l'origine : « griller *sur* un feu rouge », mais que la préposition était tombée en route. Comme parfois on dirait également « griller *son* feu rouge » (voire même « dévisser son feu rouge », mais n'en parlons pas !), d'autres soutiendraient que c'est là la source du dicton, et ils le rapporteraient à l'antique usage d'offrir une cigarette aux condamnés à mort, citant la vieille formule, dûment attestée dans des romans policiers du XX^e^ siècle,

« griller sa dernière cigarette », d'où, par extension, « son feu rouge », etc., j'abrège la controverse...

Signalons tout de même qu'un jour, un jeune savant du SHER (le *Sait Haine et Reste*) serait tombé par hasard dans un film archaïque sur l'expression « griller la politesse ». Il aurait établi l'équation : feu rouge égale politesse. Ce qui s'explique parce que jadis « on fixait une lampe rouge à l'arrière des véhicules, par politesse, pour indiquer qu'on s'en allait ». Ainsi la locution « griller un feu rouge » a d'abord signifié « partir », puis « mourir en voyage » – sans doute au cours d'un accident – sous l'influence de « partir pour son dernier voyage », sens qu'elle avait déjà à la fin du XXIIe siècle. Par extension la métaphore s'est appliquée dans le langage populaire à toutes sortes de morts violentes.

J'exagère un peu, bien entendu... Pourtant tout cela n'est pas très éloigné de la situation dans laquelle nous nous trouvons face à des expressions du temps des chars à bœufs, comme « découvrir le pot aux roses », ou « tirer le diable par la queue ». Je n'ai donc placé dans ce livre que les expressions que je sais le mieux, parmi celles qui méritent un commentaire – « il fait noir comme dans un four », non plus que « boire le calice jusqu'à la lie » n'exigent d'explications bien fouillées. Il s'agit d'un choix, évidemment, car il en existe des milliers[1] – j'ai cueilli ici et là parmi les plus anciennes, jusqu'à celles qui n'ont qu'une quinzaine d'années d'usage. J'ai laissé sur la branche celles qui sont seulement en fleur, les trop récentes qui vivent l'espace d'un esclandre, et les trop vertes, dans les deux sens du mot, dont on ne sait pas si elles mûriront. Car la langue, tant qu'elle vit, crée en permanence de nouvelles tournures; elle remodèle même quelques anciennes (comme « dorer la pilule »), elle l'a toujours fait. Il faut du temps pour savoir ce que la langue

1. Dans un autre livre, *Le Bouquet des expressions imagées*, Ed. du Seuil (en collaboration avec S. Claval), j'ai rassemblé au contraire la plus vaste moisson possible, mais l'intention était différente.

rejette et ce qu'elle retiendra de la mode du jour. Aujourd'hui les choses vont très vite, c'est banal de le dire, mais ce qui l'est moins; et qui se produit pour la première fois dans l'histoire, c'est que la France, avec la puissance des médias, s'homogénéise sur le plan linguistique; c'est le pays entier, et un peu les autres pays francophones, qui constituent un forum où chacun entend les mêmes mots au même moment, avec le même accent – c'est la cour de Versailles, avec ses tics et ses cancans, qui est étendue à toute la nation.

Par ailleurs, ce qui me frappe dans l'évolution séculaire des façons de parler, ce n'est pas tant leur renouvellement que leur prodigieuse longévité. L'enracinement des images du passé, et leur obstination jusqu'à présent, malgré les changements, les virages sur l'aile des modes de vie, ont quelque chose de surprenant. Les locutions sont chargées comme les vieux meubles, de la trace des ancêtres qui les ont bercées dans leur tête : tous ces parleurs de belle faconde, qui les ont aimées sans toujours les comprendre, nous font de l'œil dans leurs habits des autres âges.. Les plus simples sont parfois les plus touchantes : penser qu'au temps d'Henri IV les gens disaient : « J'ai cherché des champignons, je n'en ai pas trouvé *la queue d'un* », exactement comme aujourd'hui, a de quoi rendre sentimental... Il y a quelque chose d'émouvant dans cette proximité symbolique, ce mouvement perpétuel qui nous relie, nous, vivants provisoires, à travers les monuments et la langue, aux fantômes modestes ou glorieux qui nous ont laissé leur dépôt. Ce doit être ce que l'on appelle le patrimoine.

Je crois que devant les chamboulements de tous ordres auxquels toutes les langues modernes doivent faire face – et pas seulement le français –, nous avons grand besoin de ce lien intime avec le passé des mots qui est en quelque sorte la carte d'identité de la langue. Notre idiome national, lui surtout, a besoin de ce confort, de cette garantie morale. Car, contrairement à d'autres langues, le français ne possède

pas de vraies racines dans le sol de France, c'est une jolie plante en pot, qui s'est nourrie dans les salons, dans sa littérature. Son accroche la plus sensible avec l'autrefois, c'est cette partie charnelle, le langage imagé, qui distille un peu de la sève originale dans le parler à tendance technocrate d'aujourd'hui. Ce lien sensible est d'autant plus solide que les locutions ont traversé les siècles pour des raisons peu claires à l'esprit, sans que nous percevions de motifs raisonnables à leur durée. On peut être certain que ce sont des raisons très essentielles, si profondes qu'elles n'effleurent même pas à notre conscience.

Pourquoi telle expression dure-t-elle depuis deux, trois, quatre cents ans, ou davantage, et pourquoi telle autre s'est étiolée en route, et n'est pas arrivée jusqu'à nous ? Il y en a tant qui se sont perdues ! Qu'est-ce qui fait que *découvrir le pot aux roses*, justement, est venu inchangé depuis le XIV^e^ siècle ? On aimerait bien le découvrir. Pourquoi l'évocation des *châteaux en Espagne,* jadis « chasteaux en Espaigne », fonctionne-t-elle si continûment chez les Français depuis la fin du Moyen Âge ? Bien malin qui pourrait le dire, et je ne le traite pas dans ce livre parce que je n'en sais pas plus que vous... Pourquoi *les vessies et les lanternes*, à propos ? – même si l'on peut penser que vessie est un mot des zones intimes, qu'il touche le bas-ventre, et qu'à ce titre il peut clignoter chez les signifiants. Tout de même il y a de quoi s'inquiéter quand on sait que le rapprochement des deux « objets » plonge vertigineusement dans deux mille ans de parlottes continues !... Jules César, Clovis, Charlemagne, Philippe Auguste, tous ces gens qui ont entendu causer du lumignon, François I^er^, Louis XIV, *tutti quanti*, Napoléon et les « combattants » de mai 1968 ! L'idée du mirage universel saute allègrement du latin à l'ancien français, au français actuel. Comment diable ?...

Qu'est-ce qui fait, plus modestement, qu'un mot comme *un tantinet*, pour « un tout petit peu », récolté chez François

Villon, a séduit tant de générations successives, au point qu'il dure encore ? Il a un petit air drôle, d'accord, mais tout de même pas à se rouler par terre. C'est un mot de lettrés, bien sûr, il ne court pas les stades de football, mais où se situe son charme ? Nous n'en savons rien, et cette ignorance est fascinante, je trouve.

Ce qui forge une langue c'est tout un tissu d'impressions et d'incompréhensions. Ces amas d'images parlées qui viennent « en doublure » de l'abstraction, font l'essentiel de l'originalité d'une langue donnée ; par conséquent, elles illustrent la spécificité du peuple qui a pétri la langue. Cela bien plus que les mots simples qui, eux, sont interchangeables ; au fond, que l'on dise *table* en français, *mesa* en espagnol, *table* en anglais... Bof ! ça n'est pas très bouleversant, ni de grande conséquence. Ce qui est beaucoup plus significatif, je crois, c'est que l'on dise « la fièvre aphteuse » pour cette maladie des animaux qui se traduit par des aphtes dans la bouche et aux pieds. Cela induit un sens de l'abstraction, de la synthèse même, beaucoup plus prononcé qu'en anglais où l'on décrit, avec un sens du concret inégalé, *foot and mouth disease* (maladie des pieds et de la bouche). La spécificité de la pensée pragmatique en anglais – et des Anglais ! – se montre là. Elle pointe aussi dans cette image de la crédulité sans nuance, donnée comme équivalence de notre « prendre des vessies pour des lanternes » : « croire que la lune est faite d'un fromage vert », qui est à la fois entièrement rustique, et d'une poésie brute. C'est shakespearien comme propos !... Et même si de nos jours on ne dit plus que *believe that the moon is made of cheese*, la couleur insolite étant tombée en route, c'est placer le bon sens vraiment au ras des pâquerettes.

Ce sont des choses comme celle-là qui distinguent les mentalités des peuples. L'émotion, la distance, la fragilité, la résistance, sont inscrites aussi dans une langue, tout comme la manière de voir, de penser, et par conséquent d'agir. Pour

poursuivre une comparaison facile et éclairante, je dirai que la ruralité que la langue anglaise a conservée très largement se reflète dans l'organisation sociale de la cité. En grossissant un peu mon propos, je dirai que c'est le même mouvement de rusticité qui parle de « fromage » à propos de la lune, et qui a fait bâtir les villes anglaises comme une agglomération de villages juxtaposés, avec d'immenses terrains boisés au centre. En d'autres termes, même si leur insularité rassurante est à l'origine du phénomène, les Anglais ont amené la campagne dans leurs villes, comme les mots des champs dans leur langue châtiée.

Les Français ont procédé autrement, ils ont construit les villes à la campagne. Mais aussi ils ont une langue urbaine, coupée des friches et des forêts – une langue qui les oblige à penser urbain car elle s'est développée en habitats serrés, restreints, enclos de murailles. Une langue d'essence infiniment plus « académique » qui s'accorde et s'harmonise avec la manière architecturale de concevoir les façades et le tracé des rues, l'équilibre des places monumentales. Il existe certainement un rapport intime entre l'imaginaire urbaniste et l'imaginaire idiomatique, même si ce lien n'est pas immédiatement apparent.

Ce que je veux dire, au fond, c'est qu'il n'y a pas d'équivalence réelle entre une langue et sa voisine, contrairement à une opinion qui commence à avoir cours pour favoriser la mondialisation. En particulier chaque langue forme ses propres constructions imagées, constructions qui déterminent l'identité des hommes qui les parlent beaucoup plus intimement qu'on ne pense. C'est le sens ultime des langues comme le breton, le catalan, le basque, et tous les petits idiomes d'un peu partout en Europe qui se trouvent laminées par la civilisation unitaire. Ce que je veux dire en résumé c'est que la mentalité des Français se trouve logée dans leur imaginaire, lequel s'étale dans une riche palette d'expressions imagées. Les constructions d'images sont en

français le plus souvent très élaborées, voire un poil mystérieuses – au moins biaisées, enroulées autour de jeux de mots sous-jacents, quelques fois salaces – que l'on se rapporte à mon interprétation, pénible pour la décence, de *mener une vie de bâton de chaise*... En fin de compte notre patrimoine imagé constitue peut-être la partie la plus sincère de nous-mêmes. N'est-ce pas une raison suffisante pour lui consacrer un livre ?

Aujourd'hui le français, pour des tas de raisons, dont le fait que la terre tourne n'est pas la moindre, est une langue menacée par l'air du temps, peut-être une langue en péril... La meilleure façon de la défendre est de la prendre à bras le corps et de bien l'aimer.

1

Les plaisirs

Amour

Rage de cul passe mal de dents.

Vieux proverbe.

L'amour est un bouquet de violettes, dit la rengaïne ! C'est aussi une gerbe de mots incomparablement riche, un flot continu de façons de parler en mouvement perpétuel et pratiquement infini. Il n'est pas question de passer ici en revue les centaines, les milliers d'expressions, d'avant-hier ou de plusieurs siècles, qui décrivent, évoquent, sous-entendent, crûment, chastement, un peu, beaucoup, passionnément, les divers aspects de la marguerite !

D'ailleurs dans ce domaine tout peut faire image. Que ce soit pour décrire l'acte sexuel ou désigner l'anatomie adaptée, n'importe quel mot, employé dans un contexte érotique, peut se charger de sous-entendus plus ou moins éloquents. La célèbre création proustienne « faire catleya » peut s'étendre à n'importe quoi. Le premier objet venu, si j'ose dire, peut faire l'affaire.

J'ai devant moi une fenêtre. Je pourrais par exemple, en y mettant le ton, l'intention, la langueur et le regard qu'il faut, proposer de « faire espagnolette », de « tripoter le tasseau, caresser la persienne, huiler les gonds, éventer l'embrasure, mouiller le carreau, taper la barre d'appui, palper la tringle », et, pourquoi pas, « tirer les rideaux » ! En y mettant du sien !... En fait ce sont tous les éléments de la pièce qui peuvent ainsi entrer dans le champ érotique au moindre clin

d'œil, depuis « ramoner la cheminée » jusqu'à « mettre une fleur dans le vase ».

C'était naguère le principe même des inscriptions sur les gaufrettes, lesquelles permettaient au dessert des conversations paillardes par petits gâteaux interposés, à partir de morceaux de phrases complètement anodines, du genre : Voulez-vous ? – Soyez sages – Pas avant midi – Je serai prudent – Je n'ai plus soif, etc. Elles ne prennent leur équivoque que par la situation et l'intention égrillarde que les gens leur prêtent. C'était commode, les gaufrettes pour la drague !

Du reste les termes dits techniques ne se sont pas formés autrement. Ce sont à l'origine des allusions : coït vient de *coire* qui en latin signifie « aller ensemble », au sens où une fille *va* avec les hommes. Copuler vient de la *copule*, au sens propre « ce qui sert à attacher », puis « lien conjugal » ; forniquer est davantage motivé dans la mesure où il dérive de *formix*, prostituée, mais le sens initial du mot est une « voûte », puis une « chambre voûtée » : « Les prostituées de bas étage habitaient souvent, comme les esclaves et le bas peuple, dans des réduits voûtés, établis dans la muraille des maisons » (Bloch & Wartburg).

Je ne présente donc ici qu'une moisson élémentaire, réduite aux expressions les plus connues, mais qui ne vont pas toutes sans surprises.

Humeurs

Courir le guilledou

L'expression était belle ; on sait encore de quoi il s'agit. Le mot amuse, mais en ces temps de drague ouverte je crois

bien que personne ne court plus vraiment le *guilledou !* « À croire qu'elles le faisaient exprès pour l'exciter. Pas étonnant que le Marin aille *courir le guilledou* après ça ! Il avait beau dire qu'elles ne l'intéressaient pas, la vue de tous leurs appâts devait bien finir par le chatouiller au bon endroit. » (R. Guérin, *L'Apprenti*, 1946.)

Le guilledou a fait, comme on dit, couler beaucoup d'encre. On y a vu des choses un peu extravagantes, le terme venant pour M. Rat d'un certain *kveldulr*, un « loup du soir » scandinave ; selon lui il s'agirait de « courir à la rencontre du loup-garou à l'heure où la nuit tombe ».

Pour Furetière, à la fin du XVII^e^ siècle, le guilledou était un « terme burlesque dont on se sert pour exprimer la débauche des personnes. On dit qu'une femme court le guilledou lorsqu'elle se dérobe à son domestique [entendez sa "maison"] & qu'on ne sçait où elle va ; ce qui fait présumer que c'est dans de mauvais lieux. Ménage croit, continue Furetière, que le mot vient de gildonia, qui était une espèce d'ancienne confrérie qui a lieu encore en quelques endroits d'Allemagne, où on faisait quelques festins et réjouissances : & comme ces assemblées étaient licencieuses ou pouvaient servir à d'autres débauches on a appelé les débauchés des coureurs de guilledou ». Décidément ces messieurs voyaient des partouzes partout !

Je croirais plutôt avec Bloch & Wartburg que le mot est « sans doute composé de l'ancien verbe *guiller*, « tromper, attraper » et de l'adjectif *doux* dans son acception morale ». Cela d'autant plus volontiers que la *guille*, la ruse, était un terme très courant dans l'ancienne langue, où il est de surcroît souvent associé à l'amour !

... Vous veut requerre
que ne mainteniez plus guerre p
vers le chaitif qui languit là,
qui d'amour onques ne guilla

(qui ne trompa jamais personne avec des paroles amoureuses), dit le *Roman de la Rose* ; et dans les *Chansons satyriques* de la même époque :

Cils qui veulent aimer
Par amour, sans guiller,
Sans nulle vilainie,
Doivent souvent aller
*Au jeu pour quaroler** danser
Pour voir qui leur sied.

Le mot est formé comme *guillemin*, c'est-à-dire « trompe la main », ce jeu bête et méchant, très en vogue au XV^e^ siècle, qui consistait à faire saisir par un joueur aux yeux bandés un bâton enduit de merde ! Rabelais l'appelle « Guillemin, baille ma lance »...

Le guilledou est-il une caresse, la ruse en douceur, le trompe la belle qui veut bien, dans les soirs palpitants et les herbes folles ?... C'est fort probable. Cependant, selon une enquête récente, le verbe *guiller* semble avoir eu dans certaines régions une acception plus précise. Ainsi dans le sud-est du Poitou il signifie : « introduire dans un petit orifice. Se glisser dans un passage étroit ». Pour cette raison le lézard vert s'appelle « guillenvert », « il se guille dans les buissons [1] ».

C'est là un éclairage neuf et particulièrement vif qui se passe de commentaires.

Courir la prétentaine

Dans la même idée générale, *courir la prétentaine* (ou prétantaine) a un sens plus anecdotique et moins leste que le précédent. Le mot signifiait seulement au XVII^e^ siècle « aller deçà et delà », aller et venir sans sujet particulier. C'est ainsi

1. L. et J. Blondeau, *Un parlement du Poitou*, 1977.

que l'emploie Scarron, s'adressant à ses propres vers qu'il appelait des « vermisseaux » :

Petits enfants ecervelez
Scavez vous bien où vous allez ?
Vostre entreprise est bien hautaine,
D'aller courir la prétentaine.
A peine estes vous avortez ·
Et desja dehors vous sortez,
Et desja vous courez les rues,

Ce n'est qu'au XVIII^e^ siècle que le *Dictionnaire de Trévoux* relève une possible intention galante : « On dit qu'une femme court la prétantaine ; pour dire qu'elle fait des promenades, des voyages contre la bienséance, ou dans un esprit de libertinage. » (1771.)

Dans le même temps, en 1773, l'auteur des *Porcherons* l'associe aux affaires de cœur :

Un'n fill met rudement dans la peine,
Quand son cœur court la prétentaine ;
Drès qu'al fait comm le parpillon
Al vous met l'âme au court bouillon.

Selon Bloch & Wartburg le mot est à rapprocher du normand *pertintaille, ou prêtintaille*, « collier de cheval garni de grelots ». La terminaison serait venue par évocation des refrains de chansons du type « ronton-ton-taine », etc. C'est vrai que flâner « deçà et delà » met souvent le cœur à la chansonnette...

Faire des fredaines

« Les fredaines qu'on fait ensemble rendent camarades », disait M^me^ de Genlis au XVIII^e^ siècle. C'est sûrement vrai, et pas très méchant. Les fredaines sont des « écarts de conduite

par folie de jeunesse, de tempérament ou autrement », précise Littré.

Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines

conseillait prudemment Arnolphe de *L'École des femmes.*

Ce vieux mot représente le féminin de l'adjectif *fredain* qui signifiait « mauvais ». Selon Bloch & Wartburg il se rattache à un groupe de termes d'ancien provençal désignant un scélérat, avec pour origine lointaine celui « qui a renié le serment prêté ».

Avoir le diable au corps

Avoir le diable au corps est une des plus anciennes métaphores de la langue française, au sens général d'extrême vivacité physique, doublée d'une férocité proprement diabolique. C'est ainsi qu'on la trouve chez Froissart au XIV^e^ siècle : « Ces archets avaient *le diable au corps* et traoient (tiraient) dispertement pour tout tuer, seigneurs et varlets » (in *Littré*, classé par erreur au XV^e^ siècle). Ce sens de malfaisance a duré jusqu'à aujourd'hui, où les mots s'appliquent toujours à un enfant anormalement espiègle et agité.

Cependant le sens de « désir amoureux insatiable » – et par conséquent infernal pour les mentalités anciennes –, celui qui donna en 1923 son titre au roman du jeune et éphémère Radiguet (suivi plus tard d'un film interprété par Gérard Philipe), chargea très tôt la locution d'une connotation sexuelle. Ainsi au XVI^e^ siècle déjà, il est dit dans une comédie de Pierre de Larivey : « Celles qui aiment pour le service qu'on tire d'un homme nerveux et robuste le tiennent tant excité qu'en peu de temps elles le réduisent en fumée. Elles sont insatiables et ont *le diable au corps* » (Le Fidèle, 1579).

Être un chaud de la pince

C'est être, pour un homme, d'une humeur ardente aux plaisirs – comme dit Delvau, « un bon fouteur ». L'expression était courante au XIX^e^ siècle, ainsi dans cette chanson de Festeau (1867) :

C'était un chaud de la pince
Qui peuplait dans chaqu' province
L'hospice des enfants trouvés.

Elle pourrait provenir d'un croisement burlesque entre « chaud de la pointe », fort compréhensible, et le « chaud lapin » dont nous avons l'habitude, si ce dernier, malheureusement, ne semblait être venu plus tardivement dans l'usage... Les dates tendraient à faire penser que c'est le « chaud lapin » qui s'est créé par glissement à partir de l'original chaud de la pince, et du « lapin » tout court, terme dont on désignait un « rude gaillard » au siècle dernier. Un jeu de mots sur chaud de la pine – vieux mot séculaire pour le pénis – serait plus satisfaisant, au moins pour l'esprit.

L'expression est demeurée relativement vivante ; elle était fort en usage jusqu'aux années 50 : « Lui, si guindé dans le service ! C'était un Alsacien au teint vif, aux cheveux blonds, avec quelque chose de fripé dans toute sa petite personne. Ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi *chaud de la pince* que Pacot. » (R. Guérin, *L'Apprenti,* 1946.)

Un bourreau des cœurs

Un bourreau des cœurs est un garçon si beau que toutes les femmes en sont amoureuses – et qui, profitant de ses dons naturels, multiplie les aventures. Le bourreau, on l'oublie parfois, n'est pas seulement celui qui tue, mais celui qui

exerce la torture... *Le bourreau des cœurs* est donc celui qui met les pauvres filles à la torture.

La locution n'a pas attendu pour naître les beaux jours du cinéma muet avec les performances de Rudolf Valentino et sa « séduisante langueur » (1895-1926, les « idoles » américaines ont la vie brève).

Le XIX^e^ siècle a créé la formule : « ... des brunes, des blondes, des rousses ! Lui aussi aurait atteint le mille être de Don Juan – en moins de temps que Don Juan ! Lui aussi avait été *le bourreau des coeurs* – [...] » (A. Delvau, *Les Lions du jour*, 1867.)

Être porté sur la question

C'est là une variante d'être « porté sur la chose », c'est-à-dire aux plaisirs de l'amour, comme depuis longtemps on a pu être « porté sur sa bouche » ou « sur sa gueule ». La « question » est donc un euphémisme de teinte plus intellectuelle dans un parler populaire qui singe les manies des gens instruits. Cette façon de dire ne semble pas avoir plus d'un demi-siècle d'existence.

« Je peux vous dire que Nicole, *sur la question elle était portée* pas qu'un peu. Oh là là, ces râles infinis ! Plus de "moncœur", une fois au page... Mon machin en salut nazi, sans défaillance, je m'attaquais à des records de durée. » (A, Boudard, *La Cerise*, 1963.)

Avoir du sex-appeal

Le sex-appeal, c'est le charme qui émane des personnes désirables. Ce mot anglais fit mode dans l'entre-deux-guerres, après le passage des premières troupes américaines qui avait contribué à le répandre ; cette notion d'attirance

qui pouvait s'appliquer aussi aux hommes mettait au rancart la vieille expression « avoir du chien » qui ne se disait que des femmes. Le sex-appeal faisait plus neuf, plus franc, plus dynamique, autorisant un désir moins retors, plus ouvert que les fièvres louches chargées du péché des vieilles lunes ; reste que le succès du mot se fondait sans doute sur un curieux calembour phonétique chez des usagers dont la plupart ignoraient tout de l'anglais, et entendaient naïvement « sexe-à-pile ».

« Pour mieux mettre ses jambes en valeur, elle avait gardé ses bas. Des bas bien tirés par un porte-jarretelles de dentelle noire. Sous son bas gauche, elle portait une chaînette d'or à la cheville. Ça faisait plus gousse. Et pas de danger non plus qu'elle enlève ses escarpins. Elle s'en moquait bien de salir le divan. Avant tout, *avoir du sex-appeal !* Quelle salope elle était ! » (R. Guérin, *L'Apprenti,* 1946.)

Ticket

Avoir le coup de foudre

La foudre, c'est bien naturel a frappé les imaginations depuis les temps les plus reculés. Le *coup de foudre* était connu au XVII[e] siècle. mais pas encore comme le témoignage d'une « passion violente et soudaine » ; il traduisait alors la stupeur d'un événement inattendu, généralement catastrophique. Furetière commente ainsi ce coup-là en 1690 : « Quand ce favory apprit la nouvelle de sa disgrace, ce fut un coup de massuë qui l'estourdit tout à fait, ce fut un *coup de foudre* qui l'abattit. »

Ce sens dura tout au long du XVIII[e] siècle, et bien au-delà, toujours lié à l'annonce d'une nouvelle étonnante – détonnante ! En 1925 encore, Blaise Cendrars écrivait : « Il éclate de rire à la pensée de la niche qu'il va jouer au courrier officiel en arrivant avant lui à Washington et en apportant lui-même la grande nouvelle ! Dieu, quel *coup de foudre !* » (B. Cendrars, *L'Or*, 1925.)

Cependant un second degré de la métaphore s'est appliqué de bonne heure à un « amour à première vue », traduisant la stupéfaction ravissante d'une passion née au premier regard sur la personne aimée. Cette acception amoureuse, popularisée par le XIX[e] siècle, est entrée dans la langue plus tôt que ne le disent les dictionnaires – celui de l'Académie la relève pour la première fois en 1798. Voici ce qui constitue à ma connaissance la première attestation de ces foudroyantes atteintes ; je l'ai glanée dans une œuvre peu connue attribuée au rare comte de Caylus, publiée au milieu du XVIII[e] siècle : « Veuve de très bonne heure, elle goûtait à vingt ans avec une parfaite indolence les tristes agrémens d'une liberté dont elle ne sentait pas le prix ; un de ces *coups de foudre*, rares à la vérité, mais que l'amour lance de tems-en-tems pour prouver qu'il porte aussi son tonnerre, causa dans son esprit, dans son cœur, dans son caractère, un changement qui échappa aux yeux même de celui qui l'avoit causé. » (Caylus, *Les Manteaux*, 1746.)

Il est plaisant de fournir à l'appui de ces « coups de cœur » une citation qui vient deux cents ans, date pour date, après l'ancêtre : « Tout de même, si on lui avait dit, ce matin, qu'il s'embarquerait ce soir dans une histoire semblable ! On habite pendant des mois dans la même maison. On n'y pense jamais. On s'ignore. Et tout d'un coup, c'est le *coup de foudre*. L'amour était une chose bien bizarre. » (R. Guérin, *L'Apprenti*, 1946.)

En pincer pour quelqu'un

Le pincement délicat que le sentiment amoureux produit dans la poitrine, entre autres choses, a toujours été remarqué ; « Philis que l'amour toujours *pince*, / Par un désir parfait et beau... » sont des octosyllabes du *Cabinet satyrique*, de 1618. Pourtant *en pincer pour* une chose, en être entiché, ou pour une personne, en être épris, n'est venu dans l'usage du parler populaire parisien que vers la fin du XIX^e^ siècle ; la locution semble s'être employée métaphoriquement pour des entités ou des symboles : « Socialos et anarchos ne barguignent pas ; ils défendent la république actuelle » – écrit *Le Père Peinard* en octobre 1898. « Non pas qu'ils *en pincent pour ses beaux yeux*, mais parce qu'ils considèrent qu'il est indispensable de lui passer sur le ventre pour aller à la Sociale. »

Le mot était à la mode en 1900 ; dans le n° 1 de *l'Escarmouche*, daté du 22 avril, on le trouve deux fois à la même page sous des signatures différentes :

> *« Si t'en pinc' pour le drapeau*
> *Donn' ta viande »*

chante Piouitt – « Toi, t'en pinces pour le panache, la grosse caisse, le règlement... », écrit Duchemin. Toujours dans le monde anarchisant de l'époque, le voici dans un roman de Darien : « Pour le moment je me contente de jouer au petit ménage, avec celle-ci ou avec celle-là ; *on en pince pour la culotte*, à Paris » (i.e. la culotte de peau des troupiers). (G. Darien, *L'Épaulette*, 1900.)

À cause de cette ambiance de gaieté générale il me semble que l'expression a pu se forger à partir de locutions courantes à l'époque, telles que « pincer un rigodon, pincer la guitare, ou pincer la chansonnette » (1866) – de même que les « poèt's pinc'nt leur lyre » au printemps de Jehan Rictus. À l'origine *en pincer* a dû être senti comme « chanter

la gloire, ou les louanges », voire jouer un air ou exécuter des pas de danse en forme de salutation enthousiaste. Le sentiment d'amour diffus, greffé sur le pincement typique du plexus, paraît avoir suivi très vite, au sens d'inclination plus ou moins avouée, plus ou moins secrète, dans lequel l'expression s'est popularisée. Ainsi sous la plume ruralisante de Gaston Couté : « Ah ! Ah !... Tiens, mais comme je vois, ça fait mine de marcher les amours. Le *gâs en pince pour* not' fille, y a pas de doute, et dam'! not' fille...

– M'étonnerait pas qu'alle en pince itou pour le gâs ! » (G. Couté, *La chanson d'un gâs qui a mal tourné*, 1910.)

Cette façon d'aimer a été l'apanage des milieux populaires pendant tout le XX^e^ siècle : « C'était la faute à Totoche tout ce qui était arrivé. Totoche, pourquoi s'était-elle jetée à sa tête ? Pourquoi avait-il pris feu, lui aussi ? Pas de cuisses, pas de bras, pas même de nichons. Et pourtant, il en pinçait bougrement pour elle. » (R. Guérin, *L'Apprenti*, 1946.) De nos jours *en pincer* peut s'employer absolument, comme dans cette petite histoire de basse banlieue : « Quand Chopard a tringlé la gonzesse à Dédé Briffaut, elle était d'accord. Il l'a eue au charme. C'est d'ailleurs ce qui les fait chier. Elle est retournée dans leur camp par force. Elle y reste par trouille. Mais Chopard reçoit des bafouilles où elle dit qu'elle *en pince.* » (Berroyer, *J'ai beaucoup souffert*, 1981.)

Taper dans l'œil

Le XVII^e^ siècle connaissait *donner dans la vue* au sens de « plaire » et aussi *donner dans la visière* ;

« Plust à Dieu qu'elle fût à disputer entre luy et moy à la pointe de l'épée.

– Elle vous a donc bien *donné dans la veüe.* » (*Les Ramoneurs*, 1624.)

« Ce jeune homme est amoureux de cette fille, elle lui *a donné dans la visière.* » (Furetière, 1690.)

Les descendants réduisirent l'expression à l'organe avec *donner dans l'œil*, au même sens de produire une impression alléchante : « Je craignais, malgré tout ce que tu m'as dit, que cette Tiennette ne te *donnât dans l'œil*, et que tu n'allasses t'en amouracher. » (Rétif de la Bretonne, *Le Paysan perverti*, 1776.) « Comme la compagne de ma payse m'avait *donné dans l'œil*, je me lançai à lui faire ma déclaration. » (Vidocq, *Mémoires*, 1828.)

Cette façon d'impressionner la rétine reçut une manière de renforcement dans le langage populaire, au milieu du XIXe siècle, par le passage logique de « donner » à « taper » ; « *Taper dans l'œil*, séduire en parlant des choses et des femmes », note Delvau en 1866. L'expression est demeurée bien vivante, moins dans la conquête amoureuse que dans le lèche-vitrines, où elle s'appliquera plutôt à un bijou, un colifichet ou une paire de chaussures.

Faire une touche

Cette métaphore est habilement tirée de la pêche – c'est le poisson qui « touche » l'hameçon avant de mordre. Elle s'est répandue au début des années 1920 pour indiquer les marques d'intérêt, émotions et menues manœuvres, observées à son propre égard chez une personne du sexe opposé. Il est probable que la résonance discrète du mot avec son sens affectif ordinaire – « cela me touche » – a contribué à son succès, comme aussi la promesse qu'il paraît contenir de réels « attouchements » à venir... L'expression a aujourd'hui un charme désuet.

« La jeune femme le regardait. Allait-elle lui parler ? Peu probable. Il souhaita d'ailleurs qu'elle se taise. Il ne saurait

pas dominer sa confusion. J'ai *fait une touche*, aurait dit Palisseau. Ils étaient marrants ! Dès qu'une femme jetait les yeux sur eux, ça y était : ils avaient fait une touche. » (R. Guérin, *L'Apprenti*, 1946.)

Avoir un ticket

Il y aurait beaucoup à dire sur l'Exposition universelle de 1878 qui, du 1er mai au 1er novembre, reçut seize millions de visiteurs. Je retiens seulement que c'est lors de cette manifestation prestigieuse que fut officialisé en français le mot anglais *ticket* car il désigna le billet d'entrée. Anglomanie, déjà !... Huit ans plus tard, en 1886, le professeur Darmesteter fulminait contre le mot intrus : « Et voilà *ticket* qui se répand dans l'usage, écrivait-il, et peut-être arrivera à évincer *billet*, dans un sens spécial du moins. »

En effet, lorsque le métropolitain fut créé, on adopta la dénomination « ticket de métro », alors que le train, bien ancré dans les mœurs avec son demi-siècle de course sur rail, conservait le terme « billet de chemin de fer ». Le *Nouveau Larousse illustré* enregistre *ticket* pour la première fois en 1904 : « mot anglais que l'on emploie en français pour billet », avec l'exemple : « ticket de bagage ». Il s'avéra donc que ce qui était ancien, installé dans l'usage, a conservé ses « billets » – ce fut le cas de la banque évidemment, du théâtre, de la loterie, de la navigation maritime. Ce qui était nouveau, donc palpitant et sans doute un peu vulgaire comme le cinématographe qui amusait les gens incultes et les petits enfants, adopta le *ticket*. Il faut tenir compte cependant d'une exception notable : le billet d'avion qui, avec ses feuillets et ses duplicatas, représentait un titre plus complexe, plus élaboré qu'un simple ticket. Le ticket, après tout, n'est qu'un bout de carton imprimé, aujourd'hui délivré par des machines.

Lorsque vint le temps des restrictions alimentaires – et il y en eut une première fois au cours de la guerre 1914-1918 – on créa astucieusement le « ticket de rationnement ».

En termes de sentiment amoureux, *avoir un ticket* est à peu près la même chose qu'*avoir une touche*, mais en plus jeune, plus moderne, et un peu plus ostentatoire. En plus compliqué aussi car de sens ambivalent : *avoir un ticket* (ou *le* ticket) c'est être l'objet de l'attention de l'autre – « *J'ai un ticket* avec Alice » signifie « j'ai été remarqué par Alice ». Mais on dit également « *J'ai un ticket* pour elle » – ce qui équivaut à « j'en pince pour elle » – aussi on ne sait pas toujours qui est le ticket de qui !

En ce qui me concerne, j'ai entendu l'expression pour la première fois au mois de mars 1969, à Paris, dans le milieu du théâtre. Je l'ai rapportée alors intuitivement, et vaguement, à l'habitude d'inviter quelqu'un au cinéma, de lui acheter un ticket... C'était sans doute une erreur, quoique Jacques Cellard l'interprète comme une « métaphore immédiate sur le droit d'entrée ». Le dictionnaire de G. Esnault signale pour *ticket*, chez les voyous en 1943, le sens de « femme qui suscite le désir de la connaître », et aussi, dès 1950 : « Invite galante, marque d'intérêt de la part d'une personne du sexe opposé. » Une telle antériorité réduit à presque rien l'assertion selon laquelle l'expression viendrait des élections présidentielles de 1952 aux États-Unis où le candidat Eisenhower avait un *ticket* du Congrès américain. Il semble bien ainsi que le ticket dont il est question se réfère plutôt aux cartes d'alimentation en vigueur sous l'occupation allemande, objet de convoitise – la « femme qui suscite le désir de la connaître » était-elle, qu'on me pardonne, aussi enviable qu'un « ticket de viande » ?... Qui le sait ?

Quoi qu'il en soit, c'est vers la fin des années 1950 que la locution s'est répandue dans l'usage à Saint-Germain-des-Prés, dans la jeunesse dorée furieusement anglomane,

et peut-être, en effet, sous l'influence des élections américaines, comme le laisse supposer l'emploi qu'en faisait Pierre Daninos en 1960 dans *Un certain monsieur Blot* : « James a un sérieux *ticket* avec la petite Martinez, formule qui a remplacé le désuet *il a une touche avec* et qui ajoute au cachet anglo-saxon un parfum d'automation. »

Le « grand public » auquel j'appartiens n'eut vent de la chose qu'après 1968, date de tous les partages : « Regarde-moi cette blondinette, il soupire la mort dans l'âme... Putain qu'elle a l'air ferme !... Vise un peu ce cul dis donc !... La vache t'as vu son froc ? Il fait pas un pli !... Merde qu'est-ce que c'est bombé !... Elle doit bien aller la môme, elle doit aimer ça la petite salope... ça a vingt ans à tout casser... Tiens ! regarde ! *on a le ticket* je te dis !... » (Bertrand Blier, *Les Valseuses*, 1972.)

Drague

Conter fleurette

Je sais, l'expression n'est plus guère de mise. Conter fleurette c'est nager dans le désuet ! Dans nos cités sans herbes folles les champs sont loin, les parcs gardés ; pour la qualité de la vie amoureuse chacun voit fleur à son balcon. Et puis, comme le chantait Boris Vian ;

Autrefois pour faire leur cour
Ils parlaient d'amour
Pour mieux prouver leur ardeur
Ils offraient leur cœur.
Maintenant c'est plus pareil
Ça change, ça change...

Fleurette, ou florette, c'est l'expression d'une société agreste, d'une civilisation de bosquets et de jardinets. Pendant des siècles les roucoulements des amoureux ont été associés aux fleurs, au printemps, au joli mois de mai. C'est le vrai réveil de tout :

Quand pointe la pâquerette
Quand fleurit la primevère
Cest l'heure à conter fleurette
À sa bergère.

Au Moyen Âge filles et garçons jouaient beaucoup avec les fleurs. Ils folâtraient par bandes dans leurs tenues unisexes (voir p. 634) – aux bois, aux prés, cueillant les roses, le muguet, la violette. Ils se couvraient de fleurs. Le *Roman de la Rose*, celui de Jean de Meung, vers 1280, parle de ces joyeuses virées horticoles :

toutes herbes, toutes floretes
que valletons et pucelettes* — jeunes gens
vont au printans es gauz cueillir* — bois
que florir voient et feuillir.

Le grand jeu d'ailleurs consistait à se tresser mutuellement des couronnes autour de la tête, des diadèmes de roses que l'on appelait « chapeaux », ou en diminutif « chapelets ». (C'est l'habitude d'orner aussi les statues de la Vierge de ces « rosaires » qui a fini par transformer le « chapelet » en outil à prières !)

Je veuil cueillir la rose en may
Et porter chappeaux de florettes
De fleurs d'amours et violettes

dit un autre auteur du XIV^e^ siècle. Jean Renart, en 1228, vantait le charme de :

*... ces puceles en cendez**, — étoffe de soie légère
a chapelez entrelardez

de biaux oisiaux et de floretes,
lor genz cors et lor mameletes* leurs beaux corps
les font proisier de ne sai quanz.* priser

C'était mignon comme tout ! Il n'est resté de ces temps héroïques que la banale « fleur au chapeau », et aussi pendant longtemps « la plus belle rose de son chapeau », laquelle se réfère à ces joyeux diadèmes et non au feutre ou au canotier. « On dit [qu'une personne] a perdu la plus belle rose de son chapeau ; pour dire qu'elle a fait quelque perte considérable, sur tout en ce qui regarde l'appui, la protection », dit Furetière.

Cela étant, l'expression *conter fleurette* n'est repérée dans l'écrit qu'en 1654 – les « fleurettes » dont il s'agit servant de métaphore aux bagatelles et balivernes fleuries auxquelles recourent les amants. Cotgrave connaît en 1611 « *fleuretis de paroles* – an idle flourish of words » (une vaine floraison de paroles), ce qui correspond aux mignardises habituelles des propos amoureux. En 1690, Furetière donnait au mot *fleurette* ces précisions :

« Se dit au figuré de certains petits ornements du langage, ou des galanteries, & des termes doucereux dont on se sert ordinairement pour cajoler les femmes... Il conte fleurettes à cette dame ; c'est-à-dire il luy fait l'amour » (Furetière). Cependant l'expression a dû, pendant une certaine période au moins, se prêter à un jeu de mots facile. Au XV^e^ siècle « florette » était aussi une « pièce de monnaie frappée sous le règne de Charles VI, pesant vingt deniers tournois ou seize deniers parisis, et sur laquelle des fleurs de lys étaient empreintes » (Godefroy). On a donc pu « conter » et « compter ». C'est peut-être par une allusion encore sensible au XVII^e^ siècle que La Fontaine dit avec sa franchise habituelle :

Gratis est mort, plus d'amour sans payer ;
En beaux louïs se content les fleurettes.